



## Écrire au journal

ou [echo.oranie@gmail.com](mailto:echo.oranie@gmail.com)  
(mail réservé à cette rubrique)

J'avais presque 12 ans en 1962. Et je me souviens. Nous avons laissé mon père et ma grand-mère derrière nous pour finir ce qu'ils avaient à faire en vue de ce départ définitif. Cela ajoutait à l'angoisse, bien sûr. Je ne pensais pas à l'Histoire ni à ce que l'on raconterait. Il me suffisait d'essayer d'admettre ce que je voyais, et comprenais à ce moment-là. J'étais à Alger et le reste de ma famille vivait dans la région de Mascara et on savait tous les malheurs qui s'étaient abattus sur des personnes de notre connaissance.

Par exemple, l'assassinat du maire de Thiersville, Monsieur Vallat en 1958.

Rappelons-nous, c'était « la valise ou le cercueil », nous avons donc deux valises pour ma mère, ma sœur et moi. Ma mère était enceinte. Nous avons quelques papiers, photos, vêtements, un chat en peluche que mon grand-père, décédé des suites de la guerre d'Indochine, m'avait offert, un livre précieux « La Reine des Neiges » et sûrement quelque argent mais ce n'était pas ma préoccupation.

Nous avons été conduites sur l'aéroport militaire de Blida avec une amie de mes parents et son fils pour attendre un avion qui pourrait nous « exfiltrer », comme on dit dans les romans d'espionnage. Nous avons attendu, assises par terre, le cœur en miettes. Même les jeunes enfants étaient tranquilles dans mon souvenir. Je crois, après des heures d'attente, qu'un avion est arrivé et nous avons embarqué. Ma mère était assise d'un côté de l'allée centrale avec ma sœur, j'étais de l'autre côté. Raconter ce que j'ai ressenti... c'est indicible. J'avais connu les attaques du FLN chez mes grands-parents, la litanie des morts et des blessés, les attentats à

Alger, les bombes, les concerts de casseroles, le 26 mars 1962 qui m'a laissé un souvenir tout à fait glaçant mais là... J'avais laissé mon père et ma grand-mère et c'était un arrachement. Je regardais les côtes s'éloigner, je savais que c'était sans retour possible. Un crève-cœur. Et où allions-nous? Aucun plan de chute ne pouvait nous rassurer même un minimum. Tout le monde pleurait dans cet avion, c'était la désolation. Et nous avons atterri à Marseille.

J'écris mon histoire en hommage à un grand Monsieur et à sa famille. Nous étions donc en file en descendant sur le tarmac et par chance, à moins que ce ne fût par la grâce de Dieu, nous avons été choisies par un homme d'un certain âge qui nous a dit ne pas souhaiter pour nous le sort commun, c'est-à-dire le camp d'hébergement, et que sa famille et lui allaient nous recueillir : deux femmes et trois enfants, donc.

Il nous a conduites chez lui, à Aix-en-Provence. C'était un château, j'en avais vu sur des images et même quelques-uns en vrai, celui d'Henri IV à Pau, par exemple lors de voyages en France avec mes grands-parents mais bien sûr un vrai château vu de l'intérieur... dormir là avec un grand parc autour, c'était comme un pansement sur les plaies et vous savez comment sont les enfants, ils ne se laissent pas accabler longtemps. Alors c'était comme un miracle. L'allée qui menait au bâtiment m'a laissé un souvenir impérissable. Je me rappelle le nom de cette famille, c'était Moullard et le château « La Bastide de la Torse ». Il existe encore. Ma mère nous a dit plus tard que cette famille avait été elle-même éprouvée et qu'un de ses fils avait travaillé dans une compagnie pétrolière au Sahara.

Toute ma vie et jusqu'à aujourd'hui, j'ai pensé à eux. Cela fait plus de 50 ans et à chaque nouvelle année, leur souvenir me revient. Je me suis expatriée pendant 30 ans et j'ai continué à raconter mon

histoire à mes amis canadiens. Cela réconcilie les gens avec la vie de savoir que dans la plus grande détresse, on rencontre des bienfaiteurs. Cet épisode n'a duré que quelques jours en vérité mais il m'a accompagnée tout le temps et cela durera encore. Je sais maintenant que tout le monde n'a pas eu la même chance. Souvent, c'est plutôt la haine, la jalousie et le ressentiment qui ont accueilli les « Pieds-Noirs » de retour dans la « mère-patrie ».

Il faut vous dire que nous étions très attachés à cette terre même si mon ancêtre y avait été déporté en 1848 avec quelques autres, n'est-ce-pas ?

C'était un contestataire révolutionnaire dont il fallait se débarrasser. Un autre a eu une concession, c'est vrai où, avec ses fils aînés, il a débroussaillé un terrain inculte. À eux trois, ils ont arraché des palmiers nains tout seuls pendant des années. Et ils ont planté du blé avec un rendement misérable. Alors, les horribles exploiters qui ont fait « suer le burnous »... je laisse ça à nos hommes politiques plus intéressés à la repentance, bien calés dans leurs privilèges et méprisants de l'Histoire de leur pays.

Méprisants de ces gens, Français, Espagnols, Italiens, Juifs et certainement Arabes, Berbères et de ceux qui sont morts pour la France dans deux guerres, cruelles pour eux comme pour la métropole.

Voilà un épisode de ma vie. Si vous en souhaitez la parution ou l'archivage pour mémoire, cela sera bienvenu. En effet, mes enfants et petits-enfants vivent à l'étranger où ils se sont intégrés dans un pays accueillant, et si cette histoire fait partie de la leur, de leur généalogie, ils ne sont pas attachés comme nous qui l'avons vécu à cet épisode douloureux de notre histoire familiale. Mais ils ont des expressions dans le langage, ils aiment le couscous et les merguez, l'agneau est sur les tables de fêtes... dans le fond, ils ont hérité de notre culture et c'est peut-être aussi ce qui est important.

**Dominique Petitbon**